

LIVRE PREMIER

Le Clos au Paulownia

En quel règne je ne sais, parmi les épouses impériales et dames d'atour qui nombreuses servaient Sa Majesté, il en était une qu'entre toutes, et encore qu'elle ne fût de très insigne parage, sa faveur avait pour l'heure distinguée. Celles qui par le principe avaient pu se flatter de l'emporter, décriaient et jalousaient celle-là qui avait ruiné leurs espoirs. Quant aux dames d'atour d'égal ou de moindre lignage, à plus forte raison en étaient-elles indisposées. Qu'elle fût matin et soir appelée au service du Palais ne faisait qu'irriter ses rivales, si bien qu'à force sans doute d'attirer sur elle les rancœurs, sa santé s'altéra et, dans son désarroi, elle en vint à séjourner de plus en plus souvent dans sa famille, ce dont l'Empereur fut malcontent et ému de pitié; lors donc, sans daigner se soucier des médisances, il lui prodigua des égards qui pouvaient créer un précédent fâcheux.

Dignitaires et gens de Cour, outrés, disaient avec des regards en biais que c'était là une passion qui offusquait les yeux, que déjà en Morokoshi, en de semblables circonstances, des troubles s'étaient produits, aux funestes conséquences; or tandis que dans tout l'Empire, l'on en venait à s'en tourmenter si malement que l'on pouvait évoquer en effet l'exemple de Yô Kihî, et encore que les avanies ne lui fussent ménagées, elle cependant se mêlait à la vie du Palais, confiante en la prévenance sans pareille que lui témoignait Sa Majesté.

Son père le Grand Conseiller n'était plus; quant à sa mère, l'épouse principale, personne d'antique vertu et de bon lignage, elle avait certes pourvu à son établissement de façon à ce qu'elle ne le cédât en rien aux dames qui, nanties de leurs parents, jouissaient alors de la plus flatteuse renommée; toutefois, comme elle n'avait point l'heur de bénéficier de l'appui de quelque protecteur influent, elle était angoissée à l'idée qu'en cas de besoin, elle n'aurait le moindre recours.

Profonds avaient dû être, en quelque autre vie, les liens qui à Sa Majesté la liaient, car un Prince lui naquit, un pur joyau, qui n'avait son pareil au monde. L'Empereur qui ne se tenait d'impatience, bientôt le fit venir au Palais et put de ses yeux constater que les traits de l'enfant étaient d'une rare beauté. Certes le Prince Premier, né d'une Épouse Impériale, fille du Ministre de la Droite, et puissamment appuyé, était entouré des soins les plus attentifs parce que nul ne doutait qu'il serait l'héritier présomptif, mais comme il ne pouvait par l'éclat de la beauté se mesurer à celui-là, et encore qu'il occupât dans les pensées du Souverain une place insigne, ce dernier prodiguait, en privé, des attentions infinies à ce Prince cadet. La mère de celui-ci était de parage tel qu'elle n'eût, par principe, dû assurer le service commun de Sa Majesté. Or bien qu'elle fût tenue en estime fort insigne, et qu'altier fût son maintien, l'Empereur sans rime ni raison requérait sa présence, et chaque divertissement commandé par l'usage, ou quelque autre occasion que ce fût, était pour lui avant tout le prétexte de la faire mander auprès de lui ; parfois il la retenait dans les appartements de nuit, pour la garder encore à ses côtés, et puisqu'il la traitait de la sorte, l'obligeant par force à ne le point quitter, il avait pu sembler qu'elle n'eût par elle-même guère de poids ; or quand il apparut, après que fut né ce Prince-là, que Sa Majesté désormais la tenait en fort grande estime, l'Épouse Impériale, mère du Prince Premier, fut prise d'un doute : il se pouvait fort bien, en mettant les choses au pis, que cet autre Prince un jour occupât les quartiers destinés à l'héritier du trône. Et comme elle était venue au Palais avant toute autre, que l'Empereur la tenait en faveur insigne et non commune et qu'il avait d'elle plusieurs enfants, les récriminations sans fin de cette dame d'autant plus lui inspiraient-elles contrariété et ennui.

Quant à l'autre, encore qu'elle se fiât en l'auguste protection, nombreuses étaient celles qui la déprisaient et la cherchaient à prendre en défaut, et si fragile était sa complexion et précaire sa position, qu'elle ne s'en consumait que davantage en d'extrêmes soucis. Ses appartements étaient au Clos au Paulownia. Que par ses incessantes allées et venues qui la faisaient passer devant les appartements de toutes ces dames, elle mît le comble à l'exaspération de ces personnes, voilà qui en vérité se conçoit ! Lors même qu'elle se rendait auprès de Sa Majesté, en des occurrences par trop

fréquentes, sur son chemin ici ou là, par les galeries et passages couverts, on lui jouait des tours d'un goût douteux, cependant qu'il se produisait des accidents inconvenants que supportaient mal les traînes des robes de celles qui la raccompagnaient ou venaient à sa rencontre. Et encore, à un certain moment, il arriva maintes fois que, verrouillant les portes d'un couloir qu'elle ne pouvait éviter, de connivence de part et d'autre, on la jetât dans l'embarras et le trouble. Comme à tout propos et innombrables les incidents pénibles ne faisaient que se multiplier, elle s'en tourmentait cruellement, ce dont Sa Majesté éprouva grande pitié; aussi Lui plut-il de transférer en autre lieu les appartements de service d'une dame d'atour qui, de toujours, logeait au Kôrôden, pour les attribuer à celle-là en guise d'appartements d'En-Haut. De quoi la rancune de l'autre se nourrit, et rien ne la put dissiper.

L'année qui fut de ce Prince la troisième, lors de la vêtue des chausses, l'Empereur, non moins que pour le Prince Premier, usa de toutes les ressources du Trésor et des Magasins et fit faire les choses somptueusement. À ce propos encore, les médisances allèrent bon train, et pourtant ce Prince dont le corps et l'esprit paraissaient avec l'âge devoir atteindre à une rare distinction, nul n'osait le jalouser. Et ceux qui savaient le fond des choses s'étonnaient de ce que pareille perfection pût être de ce monde et, de saisissement, ils en écarquillaient les yeux.

L'été de cette année-là, la Dame de la Chambre, qui se sentait vaguement souffrante, exprima le désir de se retirer dans sa famille, ce que l'Empereur une fois de plus ne voulut permettre. Comme, des années durant, toujours il l'avait vue malade, ses yeux s'y étaient accoutumés :

— Essayez donc de tenir quelque temps encore ! lui disait-il.

Mais de jour en jour son état empirait, si bien qu'en l'espace de cinq, ou six jours seulement, elle se trouva affaiblie à l'extrême ; lors la dame sa mère, pleurant et pleurant, en référa à Sa Majesté et obtint de la faire venir chez elle. Et même en pareille circonstance, elle craignait d'avoir à subir quelque affront inconcevable ; laissant là le Prince, c'est donc en se cachant qu'elle s'en allait. Comme il est un terme à toute chose, l'Empereur, qui davantage ne pouvait la retenir, éprouvait une détresse indicible de ne pouvoir l'accompagner, fût-ce du regard. De cette femme naguère d'une beauté éclatante, le visage était terriblement émacié, et

encore qu'une douloureuse émotion la poignât, incapable de la traduire en paroles, elle gisait là, inconsciente à demi ; de la voir ainsi, l'esprit égaré, il lui faisait, pleurant et pleurant, mille et mille serments, mais elle n'était plus en état d'y répondre ; son regard même, infiniment las, trahissait un total abattement, et comme elle demeurait ainsi étendue, l'air absente d'elle-même, il se demandait, éperdu, ce que cela signifiait. Et même quand il eut donné ses ordres pour la voiture à bras, derechef il entra chez elle, et encore ne pouvait-il se résoudre à lui accorder son congé :

— Au défi du serment que je vous fis de ne jamais, fût-ce sur la route ultime, tarder à vous suivre ni vous devancer, vous ne pouvez ainsi m'abandonner et seule vous en aller ! dit-il.

Et la femme, à son tour, avec un regard empreint d'une profonde tristesse :

À présent nos routes
pour toujours vont s'écarter
quand dans ma détresse
j'eusse certes souhaité
suivre celle de la vie

Ah, si j'avais pensé qu'il en irait ainsi... ! dit-elle.

Et encore que, d'un souffle défaillant, elle eût, semblait-il, bien des choses qu'elle eût voulu lui dire, comme elle paraissait fort dolente et lasse, et cependant qu'il était résolu, fût-ce en cet état et quoi qu'il pût advenir, à la voir jusqu'au bout, l'on vint lui dire qu'en vue des dépréciations que l'on devait ce jour même entreprendre, des praticiens éminents avaient reçu leurs ordres pour commencer dès ce soir ; à ces pressantes requêtes, et quoi qu'il lui en coûtât, il daigna consentir à son départ.

Le cœur étreint d'angoisse, il ne put trouver le moindre sommeil et la nuit lui sembla interminable. Son messenger n'avait eu le temps d'aller et venir que, de plus belle, il égrenait la suite infinie de ses griefs, quand l'homme s'en revint au Palais, fort marri, car on lui avait dit à pleurs et à cris que, peu après la minuit, elle avait cessé de vivre. À cette nouvelle, éperdu de douleur, incapable de rien décider, l'Empereur se tint confiné en ses Appartements. Quant au Prince, encore que son père eût souhaité en dépit de l'événement le garder sous ses yeux, puisque ausi bien il était sans précédent qu'en pareille occurrence quelqu'un fût jamais demeuré au Palais, il fut arrêté qu'il s'en irait. L'enfant ne compre-

nait certes point ce qui avait bien pu se produire, mais de voir celles qui le servaient se répandre en lamentations, et le Souverain lui-même verser sans trêve un flot de larmes, voilà qui ne laissait de l'intriguer ! Dans le meilleur des cas, pareille séparation ne va pas sans peine, à plus forte raison était-elle, en la circonstance, poignante au-delà de toute expression.

Et puisque à toute chose il est un terme, il fallut disposer du corps selon le cérémonial d'usage, cependant que dame la mère qui eût voulu, en une même fumée confondue, dans le ciel se dissoudre, montait dans le char des femmes du cortège en versant des larmes brûlantes ; et quand elle parvint au lieu-dit Otagi, où se déroulait l'imposante cérémonie, quel dut être le sentiment qui l'envahit !

— Voir sa vaine dépouille et me persuader qu'elle est encore là ne sert de rien, aussi la veux-je voir réduite en cendres, afin de me convaincre qu'à présent elle n'est plus ! avait-elle déclaré avec pertinence, mais l'heure venue, elle délirait au point que l'on crut qu'elle allait tomber à bas du char, et ses gens qui avaient craint pareil accident, pour elle se tourmentaient.

Du Palais vint un messenger. Que cet impérial messenger vînt annoncer l'octroi posthume du Troisième Rang de Cour, et qu'il en lût le décret, était certes la chose la plus affligeante qui fût ! De ce qu'elle n'avait obtenu de son vivant l'appellation d'Épouse Impériale, l'Empereur avait éprouvé d'amers regrets, aussi avait-il voulu du moins lui octroyer cette promotion, ne fût-elle que d'un degré. Et même de cela, bien des gens lui en voulurent ! Ceux toutefois qui savaient estimer les choses à leur juste valeur, mesuraient à présent combien avaient été aimables son maintien et ses formes, combien suave sa nature et amène son abord, si bien qu'ils ne pouvaient la détester ! C'était en vérité à cause des attentions malséantes de Sa Majesté qu'on l'avait si cruellement jalouée. Le charme de sa personne, la délicatesse de son cœur, faisaient que les femmes des appartements d'En-Haut elles-mêmes s'accordaient à la regretter. Il apparaissait que c'était en pareil cas que pouvait s'appliquer le dicton : « Mais quand on l'a perdu... » !

Mornes se suivaient les jours et l'Empereur veillait à faire célébrer exactement les offices pour le salut de la défunte. Le temps coulait, cependant que, désesparé, confit en son chagrin, il avait renoncé à requérir la compagnie nocturne des dames ; et comme,

toujours baigné de larmes, il passait de la sorte ses jours et ses nuits, pour ceux-là mêmes qui le voyaient ainsi, ce fut un automne aux rosées abondantes.

— Disparu son objet, la malencontreuse passion de Sa Majesté ne laissera donc de semer encore et toujours le trouble dans les cœurs! disait-on au Kokiden et ailleurs, où l'on n'avait point désarmé. Lors même que l'Empereur daignait jeter les yeux sur le Prince Premier, sa pensée revenait sans cesse à son envie de revoir le jeune Prince, et il lui dépêchait quelque suivante de confiance ou quelque nourrice, pour s'enquérir de ce qu'il en advenait.

Quand se levèrent les vents qui balaient la lande, à l'heure crépusculaire où froidure soudain vous saisit, plus que jamais les souvenirs affluèrent à son esprit, et il confia un message à celle que l'on nommait Yugéhi no Myôbu. À l'heure enchanteresse de la lune du soir, il envoya donc là-bas cette femme et sitôt retomba dans ses mornes songeries. En pareille occurrence, lorsqu'il se divertissait à entendre de la musique, celle-là faisait sous ses doigts sonner d'émouvants accords, et il n'était jusqu'au feuillage léger de ses propos qui ne la fit différente des autres; et sa mémoire lui en montrait les gestes et les traits, telle une ombre toute proche, moins tangible néanmoins que « réalité dans les ténèbres ».

La Myôbu cependant était arrivée là-bas, et dès que l'on eut tiré son char en dedans du portail, l'aspect des lieux la poignit. Encore que demeurée veuve, la mère, afin d'assurer à sa fille unique la meilleure éducation, avait, du mieux qu'elle pouvait, fait restaurer le logis, où elle avait vécu dans une certaine aisance; mais à cette heure que, plongée dans les ténèbres, elle gisait désespérée, les herbes avaient crû hautes dans le jardin que l'on eût dit ravagé par une tempête, et seuls les rayons de lune pénétraient sous le toit, sans que rien, fût-ce le grateron, y fit obstacle.

On fit descendre la visiteuse devant la façade du sud, et dame la mère fut un moment sans pouvoir proférer une parole.

— Alors que tant suis marrie de m'être jusqu'à ce jour en ce monde attardée, que vous ayez, porteuse d'un auguste message, pris la peine de vous frayer un chemin par la rosée des armoises, voilà qui me couvre de confusion! dit-elle, et comme si, en effet, la chose lui eût été intolérable, elle avait fondu en larmes.

— La dame Régente en Second du Service Intérieur avait à Sa Majesté rapporté que, céans venue, elle avait éprouvé si grande

pitié qu'elle avait cru que le cœur et le foie allaient lui faillir, et pour inexperte que je sois en pareille matière, moi-même, en vérité, j'ai peine à me contenir! dit la Myôbu, puis, le temps de se ressaisir, elle transmit les paroles impériales :

« Sur le moment j'ai cru rêver et mon esprit battait la campagne, et maintenant encore que j'ai, peu à peu, repris mes sens, je ne parviens à me rendre à l'évidence, mais le plus insoutenable est de n'avoir personne avec qui m'entretenir des dispositions à prendre ; or donc vous plairait-il, discrètement, de venir au Palais? Du jeune Prince, le sort me préoccupe, et qu'il doive passer ses jours en ces lieux que baigne la rosée de vos larmes, de même me point le cœur : vite donc, veuillez venir! » Voilà à peu près, mais non certes aussi clairement, ce qu'a déclaré Sa Majesté, car les sanglots L'étouffaient, et d'autre part, Elle ne laissait d'être empêchée à la pensée qu'on La pût tenir pour un cœur faible ; souffrant pour Elle de La voir en cet état, j'ai feint de ne pouvoir L'entendre jusqu'au bout et me suis retirée! dit-elle, et de présenter l'auguste épître.

— À mes yeux obscurcis, ces gracieuses paroles apportent la lumière! dit la mère, et elle lut : « J'ai vécu dans l'attente de voir, avec le temps, ma douleur s'atténuer tant soit peu, mais les jours aux mois s'ajoutant, je désespère de jamais la surmonter! Et cet enfant si jeune aussi, dont je ne cesse de m'inquiéter, quel contre-temps que je ne puisse, de concert avec vous, veiller sur lui! Considérez qu'il est désormais pour moi le vivant souvenir des jours d'antan, et lors menez-le-moi! »

Voilà à peu près ce que dans sa sollicitude il avait daigné écrire. Il y avait ceci encore :

Au bruit du vent
qui des champs de Miyagi
répand la rosée
c'est au jeune lespédèze
que vont toutes mes pensées

Mais elle ne put lire jusqu'au bout.

— D'une longue vie j'ai fait la cruelle expérience, au point de me sentir confuse à l'idée de « ce qu'en peut penser le pin » ; que je dusse au Palais avoir mes entrées ne ferait donc qu'ajouter à mon embarras. Encore que j'eusse Ses gracieuses invites souventes fois et avec respect entendues, je n'ose, en ce qui me concerne, m'y résoudre. Pour ce qui est du jeune Prince, je ne sais dans quelle

mesure il a compris, mais il semble brûler de retourner au plus vite auprès de Sa Majesté, ce qui n'est que raison, mais ne m'en afflige pas moins! Cela et tout ce qu'à part moi je ressens, veuillez à Sa Majesté le rapporter. Dans la funeste condition qui est la mienne, qu'il demeure ainsi près de moi est du reste chose néfaste et fâcheuse!

Telles furent à peu près ses paroles. Le Prince, quant à lui, reposait en ses appartements.

— J'eusse souhaité le voir et faire de son état un rapport circonstancié, mais Sa Majesté doit m'attendre! Je ne puis donc m'attarder trop avant dans la nuit! dit la messagère qui avait hâte de repartir.

— Les ténèbres qui obscurcissent mon cœur éperdu, ne fût-ce que pour en dissiper la part la moins supportable, je souhaiterais vous les décrire; faites-moi donc, je vous prie, l'honneur de venir me voir, à titre privé et à loisir! Vous qui, toutes ces années, en maintes occasions heureuses et flatteuses, m'avez rendu visite, de vous voir porteuse de pareil message, voilà encore et toujours les effets d'un cruel destin! Dès l'instant qu'elle fut au monde, nos espoirs s'étaient portés sur elle, et feu le Grand Conseiller, jusqu'à son heure ultime, ne cessait de répéter: « Mon ambition, qui est que celle-ci serve au Palais, à tout prix veillez à la satisfaire! Gardez-vous, sous prétexte que je ne serai plus, de vous laisser piteusement abattre! »; et puisque, maintes et maintes fois, il m'avait de la sorte admonestée, encore que vivre à la Cour lorsqu'on est dépourvue de tout protecteur influent me parût lourd de périls, et seulement pour ne point manquer à ses volontés dernières, je l'ai placée au service de Sa Majesté; or, en raison des faveurs dont Celle-ci jusqu'à satiété daignait l'honorer en mille et mille choses, sans doute dissimulait-elle sa honte de n'être traitée comme une autre, pour fréquenter le Palais comme si de rien n'était, cependant qu'elle s'attirait de solides rancunes et que les incidents déplaisants se multipliaient, tant et si bien qu'il apparut que ses jours en étaient menacés, quand enfin il advint ce que savez; de telle sorte que j'en viens à tenir pour cruauté la gracieuse faveur de Sa Majesté. Mais ce sont là divagations dans les ténèbres d'un cœur abusé...! disait la mère, et tandis qu'elle tenait ces discours incohérents, étouffés par les sanglots, la nuit se faisait profonde.